

Les doubles vies des frères Goncourt

Le curieux trio que constituaient Edmond, Jules et Rose, leur servante, a fasciné Alain Claude Sulzer. « Les Vieux Garçons », inspiré

PIERRE DESHUSSES

Le nom de Goncourt n'est pas seulement associé à un prix littéraire. La vie et l'œuvre des deux frères à qui il doit son nom, Edmond et Jules (1822-1896 et 1830-1870), fascinent toujours. C'est aujourd'hui un auteur de langue allemande qu'inspire ce binôme littéraire – ils écrivaient à quatre mains, comme Erckmann-Chatrion, les frères Grimm ou, plus près de nous, Boileau-Narcejac.

Né en 1953 en Suisse, près de Bâle, Alain Claude Sulzer compte parmi les grands noms de la littérature européenne contemporaine; il a reçu en 2008 le prix Médicis étranger pour *Un garçon parfait* (Jacqueline Chambon). Francophone – il est traducteur du français –, il a lu dans le texte les œuvres et la correspondance des Goncourt. Il retrace d'ailleurs certains épisodes de leur itinéraire en puisant dans ces « *mémoires de la vie littéraire* » qu'est leur Journal.

Sulzer s'inspire du roman le plus connu des deux frères: *Germinie Lacerteux* (1865), ouvrage qui retrace l'étrange existence de leur servante: domestique modèle d'un côté, femme dépravée de l'autre. C'est dans ce triangle que se développe cette fiction à laquelle l'imagination de l'auteur donne, avec beaucoup d'empathie, des airs de vérité – en exergue de son livre, il a placé cette phrase de Baudelaire: « *L'imagination est la reine du vrai*

et le possible est une des provinces du vrai. »

A la différence du livre parfaitement documenté de Pierre Ménard, *Les Infréquentables Frères Goncourt* (Tallandier, 2020), Sulzer n'écrit pas avec la volonté d'exhaustivité d'un biographe et n'hésite pas à gommer certains aspects de ces écrivains réactionnaires. Aussi bien commence-t-il son récit en 1869, lorsque la santé de Jules, le plus jeune, se dégrade de façon irrémédiable. Il mourra l'année suivante des suites d'une syphilis contractée en 1850, laissant un Edmond fracassé, tant ces Dioscures de la littérature

L'auteur insiste sur l'amour et la tendresse qui unissaient les deux frères: « Ils vivaient comme un vieux couple, à la différence près qu'ils (...) se partageaient la même femme »

étaient inséparables, au point que, dans leur journal, les « je » alternent avec les « nous » sans que l'on sache qui véritablement tenait la plume.

Remontant le fil du temps, Sulzer insiste d'ailleurs sur l'amour et la tendresse qui unissaient les deux frères: « *Ils vivaient comme un vieux couple, à la différence près qu'ils ne se disputaient jamais* » et qu'« *ils se partageaient la même femme* ». Cette femme n'était pas Rose, leur bonne, mais celle-ci avait de son côté une liaison amoureuse secrète. Rose, en effet, était tombée amoureuse

du fils d'une commerçante de la rue Saint-Lazare, à Paris, s'était laissée ensorceler par cette passion et avait plongé dans le stupre et la boisson. Le titre original du roman de Sulzer, *Doppelleben* (« double vie »), englobe ainsi à la fois l'existence des deux frères et celle de leur servante, qu'ils ne découvrent qu'après sa mort, en 1862. *Germinie Lacerteux* paraît trois ans plus tard, un livre « *plus vrai que la vie* », mais qui est presque unanimement considéré comme « *le summum du brutal réalisme moderne* ». Il ne sera défendu que par Flaubert (1821-1880). Et par un jeune journaliste qui en loue « *la fiévreuse exubérance* », Emile Zola (1840-1902).

Jules n'aura donc jamais connu la gloire. Miné par la maladie, il meurt à 39 ans. Edmond a toujours refusé d'admettre que Jules était syphilitique, ne cessant d'affirmer que son frère était mort de s'être épuisé au service de l'art.

Refoulement doublé du remords d'avoir entraîné son jeune frère sur le chemin de la littérature, alors que Jules aurait voulu devenir peintre. Les deux frères l'ont pourtant été à leur façon, comme l'est Alain Claude Sulzer avec ce magnifique double portrait où s'unissent réalisme et impressionnisme. ■

LES VIEUX GARÇONS (*Doppelleben*), d'Alain Claude Sulzer, traduit de l'allemand par Jacqueline Chambon, Chambon, 214 p., 22,20 €, numérique 17 €.